

LIVRE DIXIÈME.

CHAPITRE I.

« Au même jour, à la même heure, toute la Russie » avait repris l'offensive. Le plan général des Russes s'était tout à coup développé, etc. » (Page 215 [153].)

Ce plan général des Russes, qui se développe tout à coup, au même jour, à la même heure, est bon à supposer aujourd'hui après l'événement; mais alors Kutusof n'était occupé qu'à se défendre et à se réorganiser.

Le 18 octobre, « à l'instant même où le canon de Kutusof avait détruit les illusions de gloire et de paix de Napoléon; Wittgenstein, à cent lieues derrière sa gauche, s'était précipité sur Polotsk, Titchakoff derrière sa droite..... et tous deux, l'un descendant du nord, l'autre s'élevant du sud, s'étaient efforcés de se rejoindre vers Borisoff. C'était le passage le plus difficile de notre retraite, et déjà ces deux armées ennemies y touchaient, quand douze marches, l'hiver, la famine et la grande armée russe en séparaient Napoléon. » (P. 215 et 216 [153].)

A en croire l'auteur, l'empereur eût appris, par l'attaque de Kutusof à Winkowo, que toute espérance de paix était détruite; et cependant les ordres donnés par ce

prince * les 5, 6, 10, 13, 14 et 15 octobre, font voir qu'il avait déjà pris des mesures pour évacuer Moskou et se porter sur Smolensk.

L'assertion de M. de Ségur, relative à Wittgenstein et à Titchakoff, est aussi erronée. Titchakoff était, le 18 octobre, à Brezecz-Litowski sur le Bug. Le même jour, Wittgenstein attaquait Polotsk. De Polotsk à Borizoff, il y a cinq journées de marche, et de Brezecz à ce même point de Borizoff, il y a au moins douze marches. Ainsi, ces deux généraux que M. de Ségur représente comme se donnant la main, sont éloignés l'un de l'autre de dix-sept journées. En écrivant ce passage, il faut que le maréchal-des-logis du palais n'ait consulté aucune carte. Comment suppose-t-il que Kutusof, qui était placé sur la route de Kalouga, séparait l'armée française de Borisoff? Il y a plus; ce même jour, 18 octobre, où Titchakoff et Wittgenstein sont supposés *se touchant*, Titchakoff se faisait battre par Regnier, en voulant marcher sur Varsovie. Ce ne fut que le 20 octobre, qu'il revint à sa position de Brezecz. Le 28 seulement, après avoir laissé vingt-huit mille hommes aux ordres de Sacken, qu'il charge de surveiller Schwartzenberg, et de masquer le mou-

* Le 5 octobre Napoléon écrit au major-général au sujet de l'évacuation des blessés qui se trouvent à Mojaïsk, à l'abbaye de Kolotskoï et à Gjatze.

Le 6 octobre Napoléon écrit au major-général pour que Junot évacue tous les blessés sur Viazma, et Baraguay-d'Hilliers de Viazma sur Smolensk, prescrivant que de là à huit jours il ne reste pas un blessé à Rouza, à l'abbaye, à Mojaïsk et à Gjatze.

Le 6 octobre Napoléon écrit au major-général pour qu'aucune troupe ne dépasse ni Gjatze ni Mojaïsk.

Le 10 octobre Napoléon écrit au major-général de donner l'ordre d'arrêter les détachemens d'infanterie, cavalerie, artillerie, à Smolensk.

Le 13 octobre, lettre du major-général au roi de Naples, pour lui annoncer que l'armée va se mettre en marche de Moskou pour se joindre à lui, et chasser Kutusof.

Le 15 octobre l'empereur donne ordre aux premier, troisième et quatrième corps de la garde de se tenir prêts à marcher.

vement qu'il fait sur Minsk, il se met en marche sur cette ville, où sa tête de colonne arrive le 16 novembre. Le prince de Schwartzenberg venait d'être renforcé par la division Durutte, ce qui portait à environ cinquante mille hommes les forces sous ses ordres. Titchakoff partit de Minsk, le 19, pour se porter sur Borisoff, dont il s'empara le 21; et le 23, il fit passer cette rivière à la division Lambert, pour avoir des nouvelles de Wittgenstein. Cette division rencontra le corps d'Oudinot, qui la culbuta, et la força de se replier sur la rive droite de la Bérésina. Ainsi, plus d'un mois après l'époque où M. de Ségur supposait les corps de Wittgenstein et de Titchakoff *se touchant*, ils n'étaient pas encore réunis.

Le maréchal Saint-Cyr occupait, depuis le 18 août, un camp retranché en avant de Polotsk. « Ce camp montrait » avec quelle facilité l'armée eût pu hiverner sur les frontières lithuaniennes. » (Page 216 [153, 154].) L'auteur fait l'éloge de la bonne construction des baraques de nos soldats; « c'étaient de beaux villages militaires, bien retranchés, à l'abri de l'hiver comme de l'ennemi. »

Immédiatement après, il dit que, depuis deux mois, les Français perdaient beaucoup de monde en allant chercher des vivres; « qu'ils étaient sans cesse trahis par les » paysans et même par leurs guides. » Puis, il ajoute: « Ces échecs, la faim et les maladies avaient diminué de » moitié les forces de Saint-Cyr. Les Bavares étaient réduits de vingt-deux mille hommes à quatre mille, etc. »

Que devient donc cette facilité d'hiverner, si déjà nous avons éprouvé tant de pertes? Et, comme si la contradiction n'était pas assez forte, il ajoute, une page plus loin: « Ces » ouvrages n'étaient ébauchés qu'autant qu'il le fallait, non » pour couvrir leurs défenseurs, mais pour leur marquer la » place sur laquelle ils devaient s'opiniâtrer. » (P. 218 [155].) Que signifient alors *ces beaux villages militaires bien re-*

tranchés? Il paraîtrait que leurs fortifications se réduisaient à de simples piquets pour marquer l'emplacement où les corps devaient *s'opiniâtrer*. Cette facilité d'hiverner n'était pas donc aussi grande que le suppose l'auteur.